

Tragique marginalité.

Le tragique de la marginalité. Par un tel sujet, je ne cherche pas à montrer la difficulté de la vie du marginal ; mon intention est en fait inverse : elle consiste à évoquer une certaine marginalité de la vie. Pour cela, je vais tenter d'exprimer au mieux le sentiment du tragique tel que le marginal le vit. Le thème de la marginalité est un moyen de faire comprendre (et surtout de comprendre moi-même) un certain sentiment corrélatif à l'existence, le sentiment du tragique. Cette entreprise m'apparaît aujourd'hui bien plus vaste que je ne l'avais tout d'abord pensé. Ce travail n'est que l'ébauche d'un projet plus vaste. Je me suis donc résolu de n'écrire que quelques lignes à ce propos. Je tiens donc à demander au lecteur d'excuser le manque d'argumentation des idées qui jalonnent cet article. Je propose que ces lignes soient lues comme une courte promenade. Et bien que le chemin emprunté ne soit pas des plus beaux, ni non plus des plus intéressants, j'espère que cette excursion ne manquera pas d'apporter quelque mouvement dans l'esprit du curieux.

Il y a une réalité de la marginalité. C'est ce clochard, c'est ce drogué, ce sont en général les marginaux. La marginalité s'incarne dans des êtres humains différents dans leur manière de vivre.

Ce clochard. Ses journées se passent selon les caprices du temps. Il fait la manche dans le métro, dans la rue piétonnière, ou à la sortie du magasin. Quelquefois, il a une revue à vendre, sinon il n'a que son sourire, et une aigre politesse. Il se dit S.D.F. ou il ne dit rien. Malgré tout cela, il est certain qu'il n'a pas perdu la conscience d'être un homme : il y a en lui ce lointain sentiment de n'être ni une chose, ni un animal, mais d'être un homme à part entière. Quelques soirs il dort dans un foyer d'accueil. Sinon il se couche par terre dans un renfoncement où le vent ne souffle pas. Il a rassemblé des cartons pour se protéger au mieux. Son sommeil n'est pas un repos : il ne se renferme pas sur lui-même lorsque ses yeux se ferment. Il dort sans attendre le lendemain. Pour lui le temps n'est qu'un cycle journalier. Sa vie n'a plus début ni fin.

La marginalité, c'est aussi cette personne qui ne nous voit plus. Le drogué : cet homme qui est « ailleurs », en étant toutefois ici. Comme certains clochards, le drogué semble vivre dans un autre monde. Pourtant, leurs faits et gestes sont coordonnés à la même réalité que la nôtre. On pourrait comprendre qu'ils vivent dans le même monde que nous, mais ce monde est différent pour eux. L'action de la drogue, de l'alcool, ou de la solitude, ne consistent pas à créer une réalité de toutes pièces, mais à révéler la réalité sous un autre aspect. Le marginal n'est pas en dehors de la réalité, il est en marge de celle-ci.

Il faut comprendre que dans un état normal, nous percevons de nombreuses choses, dont en grande partie nous ne prenons pas conscience.

« Notre représentation de la matière est la mesure de notre action possible sur les corps, elle résulte de l'élimination de ce qui n'intéresse pas nos besoins et plus généralement nos fonctions. (...) La conscience - dans le cas de la perception extérieure - consiste précisément dans ce choix. »¹

Depuis Bergson², nous savons que, de tout ce que nous percevons, un tri est effectué en fonction de l'action possible dans le monde extérieur. Ce tri (pour le dire très vite) c'est le travail de la conscience perceptive. La transformation psychologique ne se fait pas par une

transformation de la matière cérébrale, mais par une transformation de la perception du monde, en rapport à l'activité possible et effective sur lui.

Pour mieux comprendre cela, nous allons expliciter des états possibles dans lesquels peuvent être un drogué, un clochard, ou généralement un homme dit perdu.

Les drogues annihilent le travail de la conscience perceptive à plusieurs degrés. Dans un premier moment, la sélection devient plus lâche, ce qui a pour effet d'augmenter la sensibilité du sujet. Certaines sensations peuvent alors être amplifiées au détriment d'autres. Ensuite, les sensations intérieures peuvent elles aussi s'amplifier : c'est le cas des hallucinations, où la conscience n'affirme plus l'irréalité d'une idée associée à une sensation. L'effet des drogues n'est donc pas de détruire des sensations, mais de changer leur sens habituel. Le résultat final est un enfermement du sujet sur lui-même : non qu'il ne perçoit plus, mais sa conscience perceptive ayant une action réduite et différente, ce qu'il perçoit d'extériorité ne fait quasiment plus sens pour lui. Rendu à une intériorité qui n'a plus de conscience critique, le sujet se trouve perdu au milieu de ses sensations. N'ayant plus de tri entre ses sensations, l'action devient impossible ; le sujet finit par se sentir perdu au fond de lui-même et agressé par ses sensations. À tous ces degrés, c'est la réalité qui se transforme pour le sujet, ou plutôt, le monde prend de nouveaux sens. De là, naissent les différentes maladies psychologiques (paranoïa, schizophrénie, mythomanie, etc.), qui se caractérisent essentiellement par un refus de l'extériorité au profit d'une intériorité fictive.

La marginalité rassemble tous ceux dont la vie a perdu sa finalité. La vie du marginal n'a pas de sens. Mais quel est ce sens perdu de la vie ?

Afin de tenter une réponse, nous allons voir ce qu'est (ou plutôt, devrait être) la nature de l'homme.

Aristote écrivait dans *La Politique* : *Ανθρωπος φυσει πολιτικον ζων.*

Comprenons : Pour Aristote, la nature est finalisée. La nature de l'homme, qui est le principe de sa vie, se retrouve dans sa fin propre³. Cette fin est d'être politique, social, c'est de vivre dans une cité organisée par des lois. L'homme n'est vraiment homme que lorsqu'il vit bien dans une bonne cité.

À cette nature humaine, nous opposons cette réalité de fait : il y a des clochards dans les cités, et il y a des bandits sur les routes de campagnes. À côté des sociétés, dans les cités, il y a des marginaux.

Comprenons :

Majeure : « Marginalité » signifie : situation en marge de la société.

Mineure : Or, *ανθρωπος φυσει πολιτικον ζων.*

Conclusion : Alors, c'est contre nature qu'existe la marginalité,

et, « marginalité » signifie aussi : situation en marge de la nature, de sa nature.

La marginalité n'est pas naturelle ; et pourtant il y a des marginaux. Pourquoi y a-t-il des hommes contre nature ? Pourquoi *τι ανθρωπος κατα φυσει απολιτικον ζων* ? Est-ce rationnel que des hommes soient marginaux ?

Il n'y a sans doute pas de réponse générale à donner. Toujours est-il que leur vie est atypique. Tout ce qu'une société peut apporter, la marginalité leur en prive.

La société structure notre espace (maison, métro, bureau, cinéma, etc.). Le marginal regarde un espace vide de tout repère. La société mesure notre temps (réveil, déjeuner, travail, etc.). Le marginal écoute un temps immobile. Le citoyen doit faire ceci, cela ; le marginal vit. Nous sommes ce que nous faisons, dans cette société. Le marginal existe seul, seul face à lui-même.

La marginalité est une énigme de la nature, le marginal est contre la nature. Il ne lui reste comme structure à son existence que la vie brute.

Mais qui peut vivre dans une telle situation ? Qui est marginal ?

Du fait des révoltes de la jeunesse face à la société⁴, il est généralement admis que les jeunes sont « plus » marginaux. Les générations antérieures, déjà installées dans leur vie plus ou moins confortable, montrent une plus grande acceptation des problèmes qui sont posés à l'intérieur de la société. Si le jeune est un marginal, c'est peut-être parce qu'il ne se sent pas dans son monde. Son agressivité envers la société exprime alors le sentiment de malaise qu'il éprouve. C'est à partir d'un sentiment de marginalité que le jeune se conduit en marginal.

Soit !

Mais ne devrait-on pas d'abord remarquer que son attitude a pour fin non pas d'affirmer sa marginalité, mais bien plutôt d'en sortir, « de s'en sortir » ? ! Est-ce être vraiment marginal que de ne plus vouloir l'être ? Et à l'inverse, est-ce marginal de vouloir l'être. En effet, vouloir être ou ne pas être ceci, revient à vouloir avoir telle forme, tel aspect, telle étiquette : ce qui est proprement l'attitude conformiste. Or, le conformisme est l'exact opposé de la marginalité. Car celle-ci est un état dans lequel on est, sans qu'il soit question de s'en sortir. Pour reprendre nos premiers exemples : souvent les clochards ou les drogués refusent de quitter leur situation. La marginalité a ceci de tragique, de couper tout espoir de vouloir s'en sortir.

Le proverbe dit : « tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». La marginalité dément une telle naïveté. La vie est impitoyable : le marginal le sait bien.

La marginalité met à nu la vie. Le marginal sait à chaque instant que la vie est là, il la voit, la sent, la comprend parce qu'il est arrêté sur elle, et seulement elle. La marginalité isole des autres hommes, mais non pas de la vie.

Marginale est l'attitude du penseur qui s'isole pour pouvoir comprendre la vie.

Descartes s'isole en Hollande pour écrire :

« Et il y a justement huit ans, que ce désir [i.e. être digne de ma réputation] me fit résoudre à m'éloigner de tous les lieux où je pouvais avoir des connaissances, et à me retirer ici, (...) j'ai pu vivre aussi solitaire et retiré que dans les déserts les plus écartés. »⁵

Nietzsche a eu l'intuition de l'éternel retour dans une grande solitude :

« Ici j'étais assis, à attendre,
Attendre - mais à n'attendre rien,
Par-delà bien et mal, à savourer tantôt
La lumière, tantôt l'ombre,
N'étant moi-même tout entier que jeu,
Que lac, que midi, que temps sans but.
Lorsque soudain, amie ! un se fit deux
- Et Zarathoustra passa auprès de moi... »⁶

Rousseau et *Les rêveries d'un promeneur solitaire*, Aristote et *La mélancolie et l'homme de génie*, et bien d'autres encore.

Pour comprendre le rapport de la philosophie à la marginalité, nous pouvons former l'hypothèse suivante.

Imaginons que la philosophie est née lorsqu'un homme s'est retrouvé seul, marginal. Dans une telle situation, il a pu oser mettre en question le sens même de son existence. Imaginez à quel point cette question a été pour lui terrible. « Terrible » parce qu'elle a fait trembler les bases mêmes de sa vie, les fondements mêmes de son existence : la terre de l'âme s'est alors mise à trembler. Les certitudes sont devenues des doutes, et sa vie même est alors devenue source de questionnements. Cet homme (imaginaire peut-être) voyant qu'en une

pensée il a fait trembler toute la vie, n'a pas pu ne pas se sentir perdu. Nous dirons que ce sentiment de profonde perte est le sentiment du tragique de la vie. L'état de marginalité révèle la question du sens de la vie : si celle-ci n'a pas de sens, l'homme est en lui-même perdu. C'est ce que Unamuno nomme le sentiment tragique de la vie⁷. Cet homme, ou peut-être même ces hommes dispersés en différents endroits de la planète, à différents moments du temps, se sont trouvés face au tragique de la vie. Peut-être que certains d'entre eux se sont résignés (silence, suicide, folie), mais d'autres ont fait le geste de construire ce sens manquant. C'est alors qu'à du naître certaines religions d'une part, et la philosophie d'autre part.

La philosophie est-elle fille de la marginalité.

Ce qui est à comprendre au fond de cette marginalité de philosophe, c'est que la morale par procuration cartésienne restera la seule⁸. C'est que l'éternel retour est une épreuve qui affirme que la vie n'a peut-être pas de sens.

Résumons. La marginalité existe tout en étant contre nature. Le marginal est mis face à la vie nue. Il découvre son sens : le tragique. Si la fin de l'homme est dans la société, son origine semble toutefois être une tragique marginalité. Cette dernière révèle que l'homme n'a pas de nature propre, mais sa vie construit son sens sur une base tragique. En dehors de cette construction, l'homme reste marginal.

La marginalité est peut-être notre lot à tous.

A. FOUCHER

Doctorant en Philosophie, Université Paris 1.

¹ BERGSON H., *Matière et Mémoire*, p. 35, P.U.F., Paris, 1939.

² *Ibid.* Voir aussi MERLEAU-PONTY M., *La Phénoménologie de la Perception*, Gallimard, Paris, 1945.

³ Aristote comprend toute sorte de mouvement comme un passage de ce qu'il nomme la puissance ($\delta\upsilon\nu\alpha\mu\iota\sigma$) à ce qu'il nomme l'acte ($\epsilon\nu\epsilon\rho\gamma\epsilon\iota\alpha$). L'acte est la fin ($\tau\epsilon\lambda\omicron\sigma$) de la puissance, or pour être la fin visée par la puissance, il faut que l'acte soit contenu dans la puissance comme son principe ($\alpha\rho\chi\eta$). Voir à ce sujet, par exemple, ARISTOTE, *Physique*, et, *Métaphysique*, ainsi que DUMONT J.-P., *Introduction à la méthode d'Aristote*, chapitres 4, 6 et 7, Vrin, Paris, 1986.

⁴ Nous pensons tout naturellement aux « événements de mai 68 », ainsi que plus récemment, aux nombreux problèmes dans les banlieues.

⁵ DESCARTES R., *Discours de la Méthode*, Œuvres Philosophiques, tome 1, p. 601, Garnier, Paris, 1963. Voir aussi la lettre de Descartes à Balzac du 5 mai 1631, *ibid.*, p. 291 sq.

⁶ NIEZTSCH F., « Sils-Maria », *Le Gai Savoir*, Appendice, p. 305, Paris, Gallimard, 1982.

⁷ UNAMUNO M. de, *Le sentiment tragique de la vie*, Paris, Gallimard, 1937.

⁸ En effet, Descartes a formé le projet de déterminer métaphysiquement une morale ; en attendant son élaboration, il s'est proposé une morale « par procuration » (voir *Discours de la Méthode*, *op. cit.*). La morale définitive n'a jamais vu le jour.